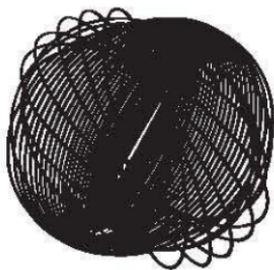


DU MONDE ENTIER

CARLOS FUENTES

# ANNIVERSAIRE

ROMAN  
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE)  
PAR CÉLINE ZINS



*nrf*

GALLIMARD

Extrait de la publication

*Du monde entier*

CARLOS FUENTES

# ANNIVERSAIRE

roman

*Traduit de l'espagnol (Mexique)  
par Céline Zins*

*nrf*

GALLIMARD

*Titre original :*  
CUMPLEAÑOS

© *Carlos Fuentes, 1969.*  
© *Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

*À Shirley MacLaine,  
en souvenir de la pluie  
sur Sheridan Square*



Le temps souffre d'un besoin d'incarnation

OCTAVIO PAZ  
*Versant Est*



Un vieil homme est assis dans un fauteuil au centre d'une pièce vide et sombre. Les fenêtres ont été murées. Un chat tourne autour des pieds nus du vieil homme. Dans un recoin de la pénombre, une femme enceinte, les cheveux en désordre, pieds nus elle aussi, triture stupidement ses jupes déchirées en fredonnant un air appris dans les fêtes estivales d'un village sans nom. Le visage du vieil homme se contracte sous l'effet d'un effort surhumain. Au bout d'un moment, la femme au gros ventre sort de sa poitrine cinq cartes très abîmées, aux coins cassés, qu'elle jette une à une sur le sol de pierre. Elle ne peut nommer les figures, mais chacune fait naître une lueur de joie dans son regard idiot : le tigre, le hibou, la chèvre, l'ours, le dragon. La concentration de la pensée brille sur le front pâle du vieil homme. Il ne bouge pas. Il est vêtu d'un habit de moine et ses mains sont agrippées

aux accoudoirs du fauteuil .....

Il est sept heures du matin et tout est parfaitement silencieux ; un rectangle rouge lumineux s'allume et s'éteint ; quand il s'allume, on peut lire le mot *Alarm*. Une main féminine s'approche de la pendule, caresse le cadran, stoppe la sonnerie. Puis la femme se dirige vers l'autre lit, se penche sur l'homme qui y dort, lui touche doucement l'épaule :

— ... saire... saire... saire...

La voix lui parvient étouffée, lointaine, indissociable du sommeil.

— Hein ?

— ... saire... saire... saire...

— Quoi ?

Elle hausse les épaules ; met un doigt sur sa bouche.

— Chut...

— Quoi ?

— Évidemment, tu as oublié.

— Quoi ?

— Qu'aujourd'hui c'est l'anniversaire de Georgie.

L'homme s'assied au bord du lit et, de ses pieds, caresse le tapis de vigogne. Il promène son regard dans la chambre, sans la voir. La

femme s'approche à pas feutrés, un paquet à la main ; le paquet est enveloppé dans du papier-cadeau, orné de grands rubans de soie jaune. Elle prend l'homme par le bras, le tire par la manche de son pyjama, l'oblige à se lever.

— Dépêche-toi, George. Le petit va se réveiller.

L'homme ne sentait pas ses jambes. Il eut envie de se pencher par la fenêtre, de contempler le soleil éphémère d'un mémorable été anglais.

— J'arrive, Emily, j'arrive...

Il la suit. Hors de la chambre, le long du couloir, jusqu'à une autre porte.

— S'il te plaît, rentre tôt cet après-midi. Je te le demande. La fête d'anniversaire est prévue pour six heures. Sois là, je t'en prie.

— Je suis désolé. Je ne pourrai pas rentrer avant ce soir.

— Pense à ton fils... Tu vas le décevoir.

— Tu sais bien que je ne peux pas quitter le bureau avant sept heures.

— Toi et ton bureau...

— Tu trouves ça pas bien un mari qui travaille ?

— Qui travaille ? Laisse-moi rire.

— Qui s'amuse, alors. Ton père ne refuse pourtant pas les dividendes, que je sache.

— Sale ingrat. C'est moi qui ai dû convaincre papa de te prêter l'argent pour monter l'atelier.

— Très bien, Emily.

— George, il n'y a aucune raison pour qu'un père ne soit pas présent à l'anniversaire de son fils unique...

— Tu veux que je te dise, Emily ? Tu es née pour faire des fêtes.

— Comme ta mère.

— Que dis-tu ?

— Que ta mère me traînait à toutes les putains de fêtes d'anniversaire qu'elle...

— Fiche la paix à la mémoire de ma mère.

— Allons... calme-toi et n'oublie pas d'acheter les billets pour nos vacances sur la côte yougoslave.

Ils s'arrêtent devant une autre porte. Elle lui donne le paquet ; ils entrent tous les deux dans une chambre claire, aux murs tapissés de papier à motifs de foire, avec des manèges et des cirques, chantant tous les deux, elle d'une voix émue et modulée, lui d'une voix rauque et discordante.

*Happy birthday to you,*

*Happy birthday to you,*

*Happy birthday dear Georgie,*

*Happy birthday to you* .....

.....  
.....  
.....  
..... On frappe à la porte de

la chambre. Le vieil homme ouvre les yeux. La femme, prise d'effroi, écarte les cheveux de ses yeux, grogne, enfile prestement de vieilles pantoufles boueuses. On glisse une assiette de laiton sous la porte. Le vieil homme referme les yeux, pousse un soupir, se lève. Il va vers la porte d'un pas fatigué, se baisse, ramasse l'assiette aux bords gras, toise avec dédain le plat d'agneau froid. Il goûte un petit morceau. Il repose l'assiette par terre. Le chat s'approche de l'assiette et se met à manger. La femme regarde l'assiette et l'animal. Elle se met à quatre pattes, va vers l'assiette, plonge sa bouche dedans et en dévore le contenu aux côtés du chat. Le vieil homme referme les yeux. Puis dans sa rêverie, il imagine ce qu'il y a derrière les fenêtres : les anciennes cités de pierre, les caves voûtées, les plaines jaunes, la mer. Il y a si longtemps qu'il ne les a pas vues. Il appuie sur ses paupières avec le pouce et l'index. Il murmure : Celui qui dira que la création du corps humain est l'œuvre du diable et que la gestation dans l'utérus de la mère est le résultat du travail des démons, qu'il soit frappé d'anathème, qu'il soit frappé d'anathème .....

..... En me réveillant, j'eus la conviction qu'il ne s'était pas écoulé une journée entière. Je veux dire que le souvenir de mon précédent

réveil était trop proche, trop immédiat. Ou peut-être une horloge interne (le sable qui volait encore mon regard vitreux) m'avertit-elle que le temps entre le matin dont je me souvenais et la nuit que je vivais était trop bref ; presque impossible. Je reste couché, tremblant, recroquevillé sur moi-même, les bras autour de mes jambes, les genoux au menton. Cependant je réfléchis : sans doute la nuit qui m'entoure a-t-elle été artificiellement créée et moi-même, en l'imaginant, je l'amplifie.

Qu'y a-t-il derrière ces rideaux épais ? Je ne peux savoir s'ils cachent la lune ou le soleil. Une légère douleur rhumatismale à l'épaule gauche m'assure, en tout cas, que j'ai changé de climat. Je ne suis pas au bord de la mer, qui d'habitude me soulage — sans doute un fleuve rapide, un lac aux reflets glauques, un orage imminent. Tel est l'environnement que je suppose. Supposition inutile. En ouvrant les yeux, non seulement je cesse de compter le temps. Je contemple ce que je n'ai jamais ni prévu ni rêvé.

Ou plutôt, je suis contemplé : par l'enfant qui est assis près de mon lit. Je ne discerne que les apparences : la frange de cheveux à la découpe nette, le costume marin, le sifflet blanc qui pend sur la poitrine du garçonnet... l'énorme effort qu'il fait pour sourire au moment où je lève les yeux sur lui pour la première fois .....

..... Qui pourrait m'ôter le privilège de l'étonnement ?

Tout : mon souvenir trop proche, la certitude croissante que je ne connais pas les alentours, la maison, la chambre, le climat même ; la présence de l'enfant en costume marin ; le sentiment que je ne suis pas arrivé ici de mon propre gré et l'incertitude, en revanche, sur la façon dont j'ai pu être amené jusqu'ici ; tout me rend maître absolu de ma surprise. (Il flotte une odeur de cendre froide ; je n'ai pas faim.) Tout, sauf une chose qui pourrait n'être rien : le regard de l'enfant, aussi étonné (me semble-t-il) que le mien.

Les muscles de son visage lisse aux joues rebondies se contractent par petits spasmes, menaçant par moments de se transformer en pleurs, à d'autres en rire forcé. Ses mains tripotent nerveusement le sifflet. Il est assis sur un tabouret en tapisserie, un genou replié, un mollet caché sous la cuisse de l'autre jambe et les pieds — hautes chaussettes blanches, souliers vernis munis d'une boucle à nœuds — tendus comme des pattes de chat.

Il me regarde comme s'il avait abandonné des occupations plus pressantes et plus amusantes (jouer, précisément, avec un chat ? je commence à percevoir cette odeur d'urine, à remarquer les égratignures aux genoux de l'enfant, si

semblables à celles du tabouret en tapisserie) pour s'occuper de mon sommeil. Pour être présent à mon réveil .....

..... Maintenant il incline la tête en signe de soudaine politesse ; sa tête est surmontée d'un casque de cheveux blonds, coupés en frange au ras des sourcils et formant deux courtes ailes de corbeau (corbeau blanc, me dis-je, oiseau incertain) au-dessus des oreilles. Il est normal qu'il me souhaite la bienvenue. Ce doit être sa maison. En tout cas, il y était avant moi. Il doit être le premier occupant. Rien de plus naturel.

Ce qui ne l'est pas, c'est qu'il ajoute aussitôt, de sa meilleure voix pour grandes personnes en visite : Quelle joie que tu sois revenu.

Je récupère alors mon privilège .....

.....

.....

L'enfant me dit, tu dois te reposer. La proximité du souvenir me poussait à sortir de ce lieu. À rentrer. Je lui dis qu'il fallait que je rentre. Il insista, de sa voix tranquille réservée aux grandes occasions : je devais me reposer. Comment étais-je arrivé ici ? Un grave accident, un accident grave, répéta-t-il, inversant les termes, mon petit spectateur. Il jetait des regards nerveux en direction des rideaux ; peut-être se demandait-il, lui aussi, si au-dehors veillait sur nous un pâle servi-

teur ou un brillant satrape .....  
..... Je lui ai demandé  
quelque chose à manger. L'enfant a fouillé  
désespérément du regard jusqu'aux recoins les  
plus sombres de la chambre .....

.....  
Ou bien cette pénombre artificielle se prolonge-  
t-elle dans le monde extérieur et feignons-nous,  
lui et moi, de continuer à vivre parce que nous  
avons oublié que nous sommes des survivants ?  
Allongé, immobile, je me dis que seule une  
hypothèse catastrophique pourrait, à la rigueur,  
expliquer notre présence ensemble : l'enfant se  
serait réveillé une minute avant moi ; cet instant  
avait pu lui sembler plus long que toute éternité  
antérieure : attendre une minute qu'un autre  
humain (l'unique) se réveille... Maître de ma  
surprise, d'abord, et maintenant de cette singu-  
larité partagée : l'enfant et moi sommes plongés  
dans la vaste et ultime pénombre du monde ...

..... Il me regarde et j'imagine  
..... Je pense et parle toujours  
d'une mémoire contiguë alors que je ne fais  
peut-être qu'évoquer une vie brutalement inter-  
rompue il y a des siècles : le temps immédiat res-  
semble au plus lointain, entre les deux se  
dressent les marais de l'oubli ; j'ai toujours su  
que l'âge mûr est une façon de se remémorer  
clairement tout ce qui a été oublié (perdu) :

l'enfance revient avec le vieillissement, alors que la jeunesse la rejette. Je fermai les yeux, me semble-t-il, prêt à accepter mes explications banales, convaincu que cela n'aurait pas de sens d'obéir à l'insistante envie de me lever pour rentrer ..... chez moi. Je murmurai ces deux mots. J'ouvris les yeux, fortifié, une urgence inexplicable me poussait à me lever, sortir, rentrer ..... où ? Je sais qu'il y a un instant j'ai réussi à prononcer deux mots.

J'ouvris les yeux. L'enfant était assis sur les genoux d'une femme. Que je n'ai pas réussi à reconnaître. Nous ne sommes donc pas les seuls survivants .....

..... La femme caressait l'enfant pelotonné contre sa poitrine. Je n'essaie pas de la décrire pour moi ; pour l'enfant, c'est une présence familière, antérieure à mon arrivée ; intime et pour cela, d'une certaine façon, non indispensable. J'en avais le sentiment parce que l'enfant, tout en ayant les bras serrés autour de la femme, dirige ses regards vers moi avec une particulière intensité. Et je ne veux pas la décrire pour une autre raison. Je comprenais que cette beauté ne pouvait se découvrir que peu à peu. Je comprenais que je devais attendre son point culminant et me résigner, ensuite, à un retour de son mys-

tère propre. Mystérieuse et dispensable : unique et multipliable, singulière et commune. Ainsi la perçus-je immédiatement. Si difficile à pénétrer que m'y risquer serait une tâche épuisante. Nous nous épargnerions de la fatigue en optant pour une affectueuse indifférence. C'était peut-être son habillement qui me donnait cette idée. Il doit exister de vieilles photographies où les femmes d'une autre époque combinent de cette façon les signes de la gestation, du service et du deuil.

Vêtue de noir de la tête aux pieds, chaussée de noir, bas noirs, son ample jupe aux replis obscurs était munie de deux énormes poches de chaque côté. J'imaginai que celles-ci devaient pouvoir contenir des trousseaux de clefs. Plusieurs. Et aussi des carnets, des crayons. Des ciseaux. On devait pouvoir y fourrer des listes d'empiettes, des factures, des loupes et des mètres-rubans. Cependant, ce n'étaient pas ces détails, réels ou hypothétiques, qui constituaient la marque la plus singulière de la femme, mais le bandeau de deuil qui lui enserrait la tête, cernant les tempes, dissimulant le front, pour aller se fixer à la base du crâne : un large et mince ruban de soie noire, digne d'une offrande triste et définitive, au-dessus duquel se dressait, toute hérissée, la chevelure cuivrée.

Je le dirai, enfin : dans les yeux noirs on pou-

vait lire un rêve inépuisable, sur les lèvres une obstination libre et malade, sur la peau une pâleur orientale, sur les mains un éclat d'astre moribond.

L'enfant me regardait, mais ses yeux n'exprimaient ni surprise, ni douleur, ni rire, ni complicité. Ils n'étaient qu'une indication : leur insistance finit par me troubler, par me conduire à l'autre regard, celui de la femme. La femme ne me regardait pas. Et elle ne me regardait pas tout en sachant que j'étais là. Elle ne me regardait pas parce qu'elle ne savait pas que j'étais là

.....  
.....  
..... Sa famille serait dûment avertie, dit (me dit) l'enfant au costume marin, suspendu au cou de la femme au bandeau noir ; elle l'écoute patiemment, mais quand l'enfant répète sa phrase, elle lui donne une tape affectueuse sur la cuisse : Tu sais bien que je n'aime pas ce petit jeu.

L'enfant s'écarte d'elle, il retrouve une manche de son costume et lui montre (me montre) une plaie récente sur le bras. La femme émet un gémissement, l'air effrayée, contrariée.

- Tu es encore sorti !
- Oui, Nuncia.
- Tu m'as désobéi.
- Non, Nuncia.

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 19 avril 2011.  
Dépôt légal : avril 2011.  
Numéro d'impression : 79160.*

ISBN 978-2-07-013413-7/Imprimé en France.

183577



# Anniversaire Carlos Fuentes

Cette édition électronique du livre  
*Anniversaire* de *Carlos Fuentes*  
a été réalisée le 01 juin 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070134137).

Code Sodis : N49340 - ISBN : 9782072444890.

Numéro d'édition : 183577.